

SÔSEKI

UNE JOURNÉE
DE DÉBUT D'AUTOMNE

Traduit du japonais
par Elisabeth Suetsugu

Ecrits dans la paume de la main



Éditions
Philippe Picquier

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Choses dont je me souviens

Haikus

La Porte

Les Herbes du chemin

Petits contes de printemps

© 2012, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française
Mas de Vert
B.P. 20150
13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

En couverture : Okamoto Ippei, *Sôseki sensei*, 1927
L'éditeur remercie le musée de Littérature japonaise moderne
de Kanagawa pour l'autorisation de reproduction de l'illustration.

Conception graphique : Picquier & Protière

Mise en page : Ad litteram, www.adlitteram-corrections.fr

ISBN : 978-2-8097-0319-1

ISSN : 1297-9279

LE SOIR
DE MON ARRIVÉE À KYÔTO
KYÔ NITSUKERUYÛ
(1907)

Rapide comme une étoile filante, le train m'a déposé sur le quai de la gare de Shichijô, après avoir parcouru deux cents lieues de printemps. Quand mes talons ont retenti sur le ciment avec un écho frileux, la locomotive a craché de la fumée noire de sa cheminée noire, avant de s'enfoncer dans la nuit avec un grondement.

Kyôto est une ville triste en elle-même. Avec la plaine de Makuzu, la rivière Kamo, Hie, Atago et Kurama pour montagnes, rien n'a changé ici depuis les temps anciens. Entre les plaines immuables, les rivières immuables, les collines immuables, le tracé des rues, Ichijô, Nijô, Sanjô, qu'on aille jusqu'à la neuvième avenue, jusqu'à la dixième, tout est comme par le passé. On aurait beau compter cent avenues, vivre mille ans, Kyôto restera immuablement une ville morne. Moi que le train a jeté sans aménité sur le quai, par une soirée froide de printemps, je me vois donc contraint de traverser cette ville morne, malgré le froid et la tristesse. Du sud au nord... il me faut parcourir la ville jusqu'à ce que les maisons disparaissent, parvenir à l'extrémité nord jusqu'à ce que les lumières s'éteignent.

« Je vous préviens que c'est loin ! », me dit par-derrière l'hôte¹ qui me conduit chez lui. « C'est bien vrai ! », renchérit celui² qui se trouve dans la voiture devant. Moi,

1. Kanô Kôkichi (1865-1942), directeur de la Faculté des sciences humaines de l'Université impériale de Kyôto.

2. Kan Torao (1864-1943), qui vivait « retiré » chez Kanô.

dans celle du milieu, je grelotte. En quittant Tôkyô, je ne me doutais pas qu'il pouvait exister un endroit si froid au Japon. Hier encore, les corps qui se frôlaient faisaient des étincelles, le sang gonflait exagérément les veines, je sentais presque la sueur perler sur tout mon corps. C'est dire à quel point Tôkyô est un endroit terrible. Quittant la capitale aux stimulations intenses, pour moi qui foulais soudain le sol de cette cité antique, c'était comme si je me retrouvais au fond d'un étang sombre où le ciel ne se reflète pas tant le vert est dense, telle une pierre brûlante sous la canicule. J'ai craint que l'haleine que j'exhalais subitement ne fasse vibrer dans le soir l'air tranquille de la ville.

Les trois voitures roulaient à vive allure dans les rues longues et étroites, filant toujours vers le nord, tandis que je ne cessais de grelotter. Il me semblait entendre le grincement des roues dans la nuit silencieuse. Cerné de gauche comme de droite dans l'étroitesse des rues, le roulement retentissait haut dans le ciel. *Kankararan, kankararan. Kakankakaran*, si une roue heurtait une pierre. Ce n'était pas un bruit mélancolique. Mais l'écho était glacial. Le vent du nord soufflait.

Les maisons qui s'alignaient à l'étroit de chaque côté des ruelles étaient toutes noires. Les portes étaient toutes closes. Par endroits, on remarquait à l'auvent une lanterne d'Odawara. On pouvait lire, écrit en rouge, *zenzai*, bouillie de haricots rouges. La rue était déserte, que pouvait bien attendre cette enseigne teintée de rouge ? L'heure s'avancait, dans cette soirée froide de printemps, même l'eau de la rivière Kamo, qui avait prédit la mort de l'empereur Kammu, semblait prête à dévorer son spectre.

Sur le sceau privé de l'empereur Kammu, y avait-il une enseigne rouge ? L'histoire se pose toujours la question,

qui restera sans doute sans réponse. Mais la bouille de haricots rouges sucrés est indissociable de Kyôto, à jamais. Et dans la mesure où les deux choses sont inséparables, puisque Kyôto est riche de mille ans d'histoire, les haricots rouges doivent l'être également. Du temps où j'ignorais que l'empereur avait une prédilection pour ce mets sucré, un lien profond me liait à Kyôto et aux haricots rouges, lien antérieur à l'histoire. Voilà une quinzaine d'années que je suis venu dans cette ville pour la première fois. J'étais en compagnie de Masaoka Shiki¹. Nous étions descendus à l'auberge Hiiragi, rue Fuyachô, et quand nous sommes sortis ensemble pour découvrir le Kyôto nocturne, la première chose qui m'a sauté aux yeux, c'est l'énorme lanterne rouge d'une confiserie. Je ne m'explique pas pourquoi, mais dès que je l'ai vue, je n'ai pas pu m'empêcher d'associer sur-le-champ ce mets à l'ancienne capitale, et cette impression n'a pas varié, encore à présent, en cette année 40 de Meiji. La bouillie rouge sucrée, symbole de Kyôto, Kyôto symbole de la bouillie rouge, ma première impression est aussi la dernière que je conserve. Shiki est mort. Quant à moi, je n'ai encore jamais mangé la fameuse compote rouge. Pour dire vrai, je ne suis toujours pas capable de définir exactement ce que c'est. Alors que je ne dispose pas d'éléments pour établir la différence entre *shiruko* et haricots rouges bouillis, dans la mesure où à l'œil la ressemblance est forte, quand je vois les gros caractères rouges sans élégance, je me souviens de la ville millénaire, dont l'image surgit à ma mémoire avec la vivacité d'un éclair. Simultanément... Shiki, mon ami qui est mort. Mort décharné, desséché comme une

1. Masaoka Shiki (1867-1902), poète et ami intime de Sôseki. Il est le créateur d'un mouvement pour le renouveau de la poésie japonaise.

courge¹... La lanterne se balance toujours dans l'ombre de l'auvent. Quant à moi, recroquevillé de froid, je traverse la ville du sud au nord.

La voiture qui continue sa course sans relâche doit surprendre le spectre de l'empereur Kammu, *kankararan*... Celui qui a pris place dans la voiture devant se laisse conduire sans un mot. L'homme de la voiture derrière ne semble pas vouloir ouvrir la bouche non plus. Le conducteur du pousse-pousse tire les brancards à l'infini, faisant retentir les roues dans les venelles, *kankararan*, toujours vers le nord. C'est bien loin en effet. Plus on s'éloigne, plus le vent souffle. Plus la voiture roule vite, plus il me faut frissonner. Quand le train m'a jeté sur le quai, l'un de mes hôtes a ramassé mon parapluie et mon couvre-pied. Dans la mesure où il ne pleut pas, le parapluie m'est inutile. Et la couverture pour laquelle j'ai dépensé vingt-deux yens et cinquante *sen* en quittant Tôkyô ne sert à rien malgré le froid si on ne me la rend pas.

Quand je suis venu avec Shiki, il ne faisait pas aussi froid. Shiki portait un vêtement de serge, moi, j'avais mon uniforme de flanelle, et je me souviens que nous avions déambulé avec aisance dans les endroits où la foule était nombreuse. Cette fois-là, j'ignore où il avait trouvé ces fruits, mais Shiki avait acheté des oranges et il m'en avait donné une. J'avais épluché le fruit, croqué les quartiers l'un après l'autre, tout en déambulant, et nous avions fini par nous retrouver dans une rue qui ne faisait pas deux mètres de large. Les maisons qui la bordaient à gauche et à droite avaient toutes une sorte

1. Allusion à trois haïkus de Shiki, où apparaît la plante *hechima*, sorte de luffa ou courge, qui poussait dans le jardin du poète et dont la vue apportait une consolation à celui que la maladie empêchait de bouger. Le jus des tiges était aussi utilisé comme sédatif de la toux.

de trou d'une trentaine de centimètres dans la porte. De cette ouverture, on entendait des voix qui appelaient. D'abord, j'ai cru à une sorte de coïncidence, mais au fur et à mesure que nous avançons, de chaque orifice des voix appelaient, comme si elles s'étaient donné le mot. Monsieur, monsieur... Si on passait son chemin sans donner suite, une main sortait de l'orifice, qui cherchait à s'emparer de celui qui les ignorait, et la voix se faisait de plus en plus pressante. Me retournant vers Shiki, je lui ai demandé ce que c'était, à quoi il me répondit que c'étaient des maisons de tolérance. Moi, tout en mangeant mon orange, j'avançais au milieu de la rue étroite comme sur un fil, sur cette ligne tracée en toute impartialité qui divisait en deux parties égales la rue. Je voulais en effet éviter qu'une main sortie de l'orifice pratiqué dans chaque porte ne saisisse le bas de mon uniforme. Shiki riait. S'il pouvait me voir maintenant, frissonnant parce qu'on m'avait pris mon couvre-pied, il rirait une fois de plus. Mais l'ami disparu a beau vouloir rire, tout comme celui qui frissonne aimerait qu'il se rie de lui, la question est malheureusement réglée.

Kankararan. La voiture a pris à gauche à l'extrémité d'un long pont, a traversé un autre long pont, a dépassé des tuiles blanches qu'on apercevait vaguement, elle est passée entre des maisons sans régularité qui semblaient couvertes d'un toit de chaume, et tandis que je croyais que les brancards avaient tourné, la voiture s'est arrêtée soudain devant une lanterne qui se balançait juste sous mon nez, que soutenaient quatre ou cinq arbres géants. Voilà qu'après avoir traversé une ville froide, j'avais fini par arriver dans un endroit glacial. Le ciel qui s'étendait loin au-dessus de ma tête était enfermé dans les branches qui

l'obstruaient, et quand une étoile a laissé choir une parcelle lumineuse minuscule comme la paume de ma main, je me suis demandé tout en descendant de voiture où j'étais censé passer la nuit.

« C'est le bois de Kamo », déclare le maître des lieux. « C'est comme notre jardin ! » renchérit l'autre. Contournant les grands arbres, rebroussant chemin, on peut voir la lumière d'un porche. Je me rends compte pour la première fois qu'il y a bien une maison.

M. Noaki qui attend devant l'entrée a le crâne rasé. Le vieil homme qui passe la tête du côté de la cuisine a lui aussi le crâne rasé. Le maître de céans est un philosophe. L'autre est un disciple du supérieur Kôsen. Et la demeure est en pleine forêt. Derrière, c'est une bamboueraie. L'invité qui s'est jeté en frissonnant au milieu de tout cela est quelqu'un de frileux.

Cela remonte déjà à quinze ou seize ans, du temps où je faisais l'amalgame entre la bouillie de haricots rouges sucrés et Kyôto, lorsque j'y étais venu en compagnie de Shiki. Un soir d'été de pleine lune, nous avons visité le temple Kiyomizu et avons été séduits par la couleur du soir qui ne s'éclairait pas à la lumière de la lune, mais, comme nous le découvrîmes après avoir scruté avec passion les environs, de plusieurs lanternes rouges ; et pour donner libre cours à notre imagination douce comme un rêve, pourtant conscients que les boutons de nos uniformes étaient en cuivre, nous les avons transformés en boutons d'or. Quand nous avons eu la révélation qu'ils étaient vraiment en laiton, nous avons quitté nos uniformes et nous nous sommes jetés nus dans le monde. Shiki est devenu journaliste en y mettant toute son énergie, avant de finir par cracher le sang, moi, j'ai été envoyé en Occident. Chacun de notre côté, nous avons vécu dans un monde

agité. Et au comble de la tourmente, Shiki est mort. A présent, ses restes sont près de se décomposer. Et jusqu'au jour où son corps s'est putréfié, Shiki est resté sans se douter que Sôseki quitterait l'enseignement pour travailler dans un journal. S'il apprenait que son ami est venu se divertir à Kyôto en bravant le froid, il demanderait certainement s'il n'a pas oublié le jour où nous sommes montés jusqu'au temple de Maruyama. Quel ne serait pas son étonnement en apprenant que le journaliste que je suis devenu vit retiré au fond du bois de Tadasu, en compagnie d'un philosophe, d'un moine zen, d'un jeune au crâne rasé, d'un vieux au crâne rasé, et il dirait sans doute avec un sourire ironique que, décidément, je suis poseur. Shiki aimait l'ironie.

Le jeune moine m'enjoint de me plonger dans l'eau chaude. Mes hôtes, ne pouvant plus supporter de me voir frissonner, me viennent ainsi en aide. Quand j'ai plongé mon corps dans l'eau transparente, je claquais des dents. Je pense qu'il n'a pas dû se trouver beaucoup de gens pour trembler de froid dans l'eau chaude, depuis les temps anciens jusqu'à ce jour. Quand je suis sorti du bain, on m'a invité à me coucher. Le jeune bonze a apporté d'épais futons dans une pièce de douze tatamis. J'ai demandé si c'était du tissage de Yamanashi, à quoi on m'a répondu que c'était de la soie épaisse. Parfaitement rassuré, d'autant qu'on m'expliqua que les futons avaient été confectionnés à mon intention, certain que je n'avais pas à me gêner puisque la literie était ma propriété, je me suis glissé à l'intérieur.

J'étais tout content car ils étaient très confortables, mais tant les deux édredons que les deux matelas laissaient pénétrer le vent glacial du bois de Tadasu à hauteur des épaules, puisqu'aussi bien il s'agissait de futons, ce qui rendait impossible de s'enfoncer davantage. Je ne m'y

attendais pas. Passe encore de trembler de froid en voiture, passe encore de frissonner dans le bain, mais grelotter jusque dans sa couche ! Je tenais de mon hôte qu'à Kyôto on ne confectionne pas de vêtements de nuit munis de manches, et j'ai pensé que, décidément, c'était une ville qui prenait plaisir à faire grelotter les gens.

Vers le milieu de la nuit, la pendule du XVIII^e siècle qui était posée sur le petit meuble à étagères en bois de santal à mon chevet a sonné une fois, produisant un son comparable à une tasse d'argent qu'on frapperait à l'aide d'une baguette d'ivoire. Je fus sorti de mon rêve, la pendule cessa de sonner, mais dans ma tête, elle continuait à retentir. De surcroît, la résonance devenait plus fine, plus lointaine, plus précise, de mon oreille elle s'infiltrait au fond de mon tympan, de mon tympan elle passait au cerveau, de mon cerveau elle imprégnait mon cœur, puis à l'endroit où le cœur rejoint le corps, j'eus l'impression qu'elle s'enfuyait vers une contrée lointaine, où le cœur ne pouvait pas la suivre. Le son plein de fraîcheur de la sonnerie, traversant tout mon corps, passant à travers mon cœur pour pouvoir atteindre l'invisible sans limite, rendait mon corps et mon âme aussi purs que la glace, glacés comme un bloc de neige. Sous mes étreintes de soie, j'étais transi de froid, comme je ne l'avais jamais été.

L'aube détruisit mon rêve une nouvelle fois, en même temps que le cri d'un corbeau perché sur une branche, en haut d'un grand orme. Il ne croassait pas simplement, il ne craillait pas non plus, il modulait son cri. Ce n'était pas un simple corbeau, c'était un oiseau original, un excentrique. Peut-être le dieu du lieu le chargeait-il de chanter, pour que la volonté divine pétrifie de froid mon être léger...

Courageusement, je me suis éloigné des couvertures, j'ai ouvert la fenêtre en frissonnant, une pluie fine couvrait d'un voile le bois de Tadasu, les arbres entouraient ma demeure, les douze tatamis silencieux de ma chambre se refermèrent sur moi, et je me suis retrouvé encerclé par le froid qui habitait toute chose.

*Dans ma couche glacée
Une grue m'est apparue
Rêve de printemps*

Meiji 40, 9-11 avril.